

L'idéologie du genre : l'ultime subversion

Texte intégral de la conférence d'Yves Daoudal à l'université d'été du Centre Charlier, le 8 août 2009

Le « féminisme du genre ».....	115
1995 : la Conférence de l'ONU sur les femmes à Pékin.....	116
Mary-Ann Glendon	117
La Déclaration du Saint-Siège sur le terme <i>gender</i>	118
Les définitions du « genre »	119
Benoît XVI, le premier pape qui en parle.....	121
L'idéologie de la Halde.....	123
A l'Education nationale.....	126
L'exposition de Nancy	126
Dans les traités européens.....	129
La « santé reproductive ».....	129
La « parentalité »	130

Je vais vous parler de l'idéologie dite du « genre ». Jusqu'à récemment, on disait plutôt l'idéologie du « *gender* », et cela se dit encore. Car la chose vient d'outre-Atlantique, et le mot français « genre » ne traduit ni exactement ni clairement le mot anglais « *gender* ». Je vais y revenir très vite. Mais qu'il soit bien clair d'emblée que lorsque je dis « genre », puisque le mot fait désormais partie du vocabulaire officiel, j'utilise ce mot comme étant la traduction de « *gender* ».

L'idéologie du genre, donc, a été élaborée par les féministes les plus radicales, aux Etats-Unis, vers la fin des années 60, à partir des travaux de psychanalystes américains sur les transsexuels. Ces psychanalystes constataient qu'il y avait dans le psychisme de ces personnes une scission entre la réalité de leur corps et la représentation qu'elles se faisaient d'elles-mêmes. Il y avait conflit entre leur identité sexuelle, donnée par la nature, et leur « orientation sexuelle ». Orientation sexuelle : voilà déjà une des grandes expressions de l'idéologie du genre. A partir de ce constat, qui est cliniquement celui d'un trouble de l'identité sexuelle, certains ont conclu qu'il s'agissait là en réalité du lot commun de tous les hommes et toutes les femmes : tout le monde vit un décalage entre son identité sexuelle et son orientation sexuelle, de façon plus ou moins refoulée. Il ne s'agit donc pas de traiter une pathologie, mais de

reconnaître un fait normal, et d'en tirer les conclusions qui s'imposent. C'est-à-dire libérer les orientations sexuelles, en les reconnaissant toutes comme légitimes et normales, quel que soit le sexe de la personne.

Le « féminisme du genre »

Les féministes les plus radicales, à la recherche d'une idéologie, se sont emparées de ce délire.

On les a appelées les « féministes du genre ». A l'époque, les féministes du « *gender* », car les rares personnes qui connaissaient ces élucubrations en France ne traduisaient pas le mot. Ils ne le traduisaient pas parce qu'ils ne voyaient pas comment le traduire. Le traduire par « genre » n'est pas clair du tout, car le mot français genre a de nombreuses significations. En anglais, *gender* est un mot de la grammaire, pour désigner le fait qu'un nom est masculin, féminin ou neutre. Or c'est de cela précisément que parle l'idéologie du *gender*. Un nom peut-être du genre féminin, mais ce qu'il désigne n'est pas forcément féminin. La table, la chaise, la porte, n'ont rien de spécifiquement féminin. Et si en français on dit la lune, en allemand on dit *der Mond*. Le mot est masculin. Et le soleil se dit *die Sonne*. Féminin. Ce qui est d'ailleurs curieux sur le plan symbolique...

Bref, tout cela est affaire de convention. Et en matière de sexe, nous dit-on, c'est la même chose. Ce n'est pas parce qu'une personne a un corps de femme qu'elle est du genre féminin. Son sexe biologique, donné par la nature, n'a pas de rapport avec le *gender*, le genre, qu'elle peut se donner.

Le genre féminin et le genre masculin sont des constructions historiques, culturelles et sociales, et il faut les déconstruire, comme il faut déconstruire la société, la politique, la morale, l'éducation, la famille, etc. L'idéologie du genre rencontre ici les thèses de Michel Foucault sur la déconstruction, qui ont été reprises par les idéologues de l'homosexualité et du genre. (Cela a été remarquablement analysé par Thibaut Collin dans son livre *Le mariage gay*.)

Les individus ne doivent pas être considérés selon leur sexe biologique. Si on déconstruit les stéréotypes qui ont été fabriqués par les religions et les cultures, les individus sont indifférenciés, et c'est à eux de choisir leur « orientation sexuelle », selon l'expression désormais courante, et qui fait partie intégrante de l'idéologie du genre. Alors que dans la nature humaine biologique il n'y a que deux genres : l'homme et la femme, dans la société il y a toute une gamme de genres : l'hétérosexuel mâle,

l'hétérosexuel femelle, l'homosexuel, la lesbienne, le bi-sexuel mâle et le bi-sexuel femelle, le transgenre dans un sens et le transgenre dans l'autre, et aussi le neutre, ou l'indécis. On reconnaît là l'intitulé des lobbies homosexuels, LGTB, lesbiennes gay, trans, bi. Qui sont des lobbies qui se battent en réalité contre la reconnaissance de la sexualité humaine naturelle, qu'ils appellent « hétérosexualité », pour bien montrer qu'il s'agit d'un genre particulier de sexualité parmi d'autres. Et l'on voit désormais LGTBI : on ajoute le i du « genre » indécis...

Mais il ne s'agit pas seulement des lobbies homosexuels. L'idéologie du genre a envahi le domaine des organisations internationales et la législation des Etats, elle a des applications dans tous les domaines. J'en parlerai tout à l'heure. Pour le moment voici une application anecdotique mais significative : il y a quelques mois, le bureau du Parlement européen a distribué une brochure aux députés pour leur expliquer qu'ils ne devaient plus utiliser de noms de métiers qui indiquent un sexe (comme sage-femme en français, ou *fireman* en anglais) et qu'ils ne devaient plus dire Madame ou Mademoiselle en s'adressant à leurs collègues de sexe féminin, car rien a priori ne leur permet de penser que la personne de sexe féminin qu'ils ont devant eux se considère comme une dame ou une demoiselle. Hélas, ce n'est pas une blague.

Ce qui est paradoxal est que ce féminisme du genre, qui promeut l'égalité de genre pour détruire la « société patriarcale » qui « oppresse la femme », finit par détruire le féminisme. Ceci dit en passant, car ce n'est pas notre problème.

1995 : la Conférence de l'ONU sur les femmes à Pékin

Mais c'est bien ce féminisme du genre qui est apparu au grand jour en 1995 à la Conférence mondiale de l'ONU sur les femmes à Pékin. Pour la première fois, une conférence internationale s'occupant du droit des femmes, de la défense et de la promotion des femmes, invoquait le *gender*.

A l'époque, et je m'en souviens bien puisque c'est à cette occasion que j'ai découvert la chose, comme beaucoup d'autres, on disait uniquement *gender*. Personne ne traduisait le mot. Et de fait il n'a pas été traduit dans les documents mêmes de la conférence. Si bien que le mot n'existe pas dans la version française de ces textes. Ni comme *gender*, puisque c'est un mot anglais, ni comme genre, car on n'avait pas encore décidé de le traduire ainsi. De ce fait, si on lit le rapport final de la conférence de Pékin en français, on a l'impression que toute l'affaire a été inventée après coup, puisqu'on n'y voit nulle part le mot *gender*, ou le mot genre dans le sens de *gender*. Dans le texte français, « *gender equality* » est traduit par « égalité entre les sexes », la

« *gender discrimination* » devient « discriminations fondées sur le sexe », les « *gender-sensitive policies* » deviennent des « politiques égalitaires », entre les sexes étant sous-entendu. On voit partout dans le texte l'expression « gender sensitive ». Sensible au genre. Ces gens-là sont de grands sensibles...

Dans le texte anglais le mot *gender* apparaît 216 fois, et clairement dans son sens idéologique, car on nous parle des « stéréotypes » du *gender*, qui sont « socialement construits ».

Cette différence entre le texte anglais et le texte français donne lieu à un phénomène surréaliste.

Mary-Ann Glendon

Quiconque a suivi cette affaire se souvient de l'opposition résolue de la représentante du Saint-Siège, Mary-Ann Glendon, à l'emploi du mot *gender* et à l'idéologie qu'il sous-tend.

Avant de poursuivre, il faut dire un mot de Mary-Ann Glendon, qui est quelqu'un de tout à fait remarquable, et qui a encore donné tout récemment une preuve de son courage et de sa fidélité à la morale catholique.

Elle a d'abord enseigné à l'université de Boston, puis à Harvard à partir de 1993, les droits de l'homme, le droit comparé, le droit constitutionnel et la théorie du droit. En 1994 Jean-Paul II a créé l'Académie pontificale des sciences sociales, et l'a nommée membre fondateur de cette Académie, dont elle est devenue présidente en 2004. C'est également en 1994 que Jean-Paul II lui a demandé de conduire la délégation du Saint-Siège à la Conférence de Pékin, qui allait se tenir l'année suivante. Fin 2007, elle a été nommée par George Bush ambassadeur des Etats-Unis au Vatican, fonctions qu'elle a remplies jusqu'à l'élection d'Obama. Elle est membre également du Conseil pontifical pour les laïcs.

Le 17 mai dernier, elle devait recevoir la Lætare Medal, la plus prestigieuse distinction que puisse recevoir un laïc catholique aux Etats-Unis, décernée par l'Université Notre-Dame, dans l'Indiana, université dont elle a été faite docteur honoris causa en 1996. Ce devait être lors de la cérémonie de fin d'études curieusement dite « de commencement », dont le discours serait prononcé par Barack Obama, lequel serait fait à cette occasion docteur honoris causa de l'université. L'évêque du diocèse, Mgr John d'Arcy, s'est élevé contre ce scandale de l'invitation faite par le recteur d'une université catholique à un président ouvertement favorable à l'avortement. 85 autres

évêques, dont 6 cardinaux, ont à leur tour dénoncé ce scandale. Et la conférence épiscopale a officiellement apporté son soutien à Mgr d'Arcy et désavoué le recteur. Entre temps, Mary-Ann Glendon avait fait savoir au recteur qu'il n'était pas question pour elle de recevoir la Laetare Medal dans une cérémonie où l'on honorerait Obama. D'autant que son propre discours était présenté comme devant contrebalancer celui d'Obama, et elle n'acceptait pas d'être instrumentalisée de la sorte. Inutile de vous dire que cela a fait grand bruit aux Etats-Unis.

La Déclaration du Saint-Siège sur le terme *gender*

Revenons à la Conférence de Pékin, où sa forte déclaration n'était pas non plus passée inaperçue. Cette déclaration fait partie des annexes officielles de la Conférence. En anglais, c'est « *Statement of interpretation of the term "gender"* ».

En français, cela devient : « Déclaration interprétative du terme "sexe" ».

Et voici donc ce texte tel qu'il est officiellement traduit (je ne reprends que les deux paragraphes qui se rapportent immédiatement au sujet) :

« En acceptant que le terme "sexe" s'entende dans le présent document au sens qui lui est ordinairement donné dans le contexte des Nations Unies, le Saint-Siège fait sien le sens couramment donné à ce terme dans les langues où il existe.

« Le terme "sexe", tel que l'entend le Saint-Siège, procède de la distinction biologique entre l'homme et la femme. Le Programme d'action lui-même utilise d'ailleurs les termes "les deux sexes". » Fin de citation.

Mary-Ann Glendon paraît enfoncer les portes ouvertes et dire ce qui est évident pour tout le monde. Y compris pour les partisans de l'idéologie du genre. Car eux aussi reconnaissent que le terme sexe procède de la distinction biologique entre l'homme et la femme. On a l'impression qu'elle parle pour ne rien dire. Mais ce n'est pas cela qu'elle a dit. Elle n'a pas employé le mot *sex*, mais le mot *gender*. Elle a dit littéralement : « Le terme *gender* est compris par le Saint-Siège comme fondé sur l'identité sexuelle biologique, mâle ou femelle. » Et alors, et alors seulement, on comprend le paragraphe suivant :

« Le Saint-Siège exclut donc les interprétations douteuses fondées sur des vues répandues dans le monde selon lesquelles l'identité sexuelle peut être adaptée indéfiniment à des fins nouvelles et différentes. »

Ainsi, alors que l'idéologie du *gender* a été officialisée sur la scène internationale à la Conférence de Pékin, le mot *gender* n'apparaît nulle part dans le texte français, et n'apparaît pas davantage dans la protestation spécifique du Saint-Siège sur cette question.

Le plus fort, le plus surréaliste, est que les textes officiels de la Conférence se terminent par une annexe, qui est, en français, une « déclaration de la présidente de la Conférence concernant le sens général du terme *gender* », alors que ce terme ne figure nulle part dans les 244 pages qui précèdent.

Voici le texte intégral de cette déclaration :

« À la 19e séance de la Commission de la condition de la femme, siégeant en sa qualité d'organe préparatoire de la quatrième Conférence mondiale sur les femmes, la question du sens que l'on donnait au terme "*gender*" dans le contexte du Programme d'action de la Conférence a été posée. Afin d'examiner cette question, la Commission a décidé de créer un groupe de contact informel à New York, qui serait présidé par le Rapporteur de la Commission, Mme Selma Ashipala, représentante de la Namibie. La Commission a demandé au groupe de contact de s'entendre sur le sens général du terme "*gender*" dans le contexte du Programme d'action et de faire rapport directement à la Conférence, à Pékin.

« Après un examen approfondi, le groupe de contact a noté : 1) que le terme "*gender*" était couramment employé dans son sens ordinaire, conformément à l'usage généralement admis dans de nombreuses autres instances et conférences des Nations Unies ; 2) qu'il n'y avait aucune raison de supposer que le terme "*gender*" ait un sens ou une connotation s'écartant de cet usage dans le Programme d'action.

« En conséquence, le groupe de contact a réaffirmé que le terme "*gender*", tel qu'il était employé dans le Programme d'action, devait être entendu et interprété dans son sens ordinaire, conformément à l'usage généralement admis. Il a également convenu que la Présidente de la Conférence devrait donner lecture du présent rapport en tant que déclaration de la Présidente, et que cette déclaration serait incorporée au rapport final de la Conférence. »

Les définitions du « genre »

En bref, c'est : circulez, il n'y a rien à voir. On prétend que le terme *gender* est utilisé dans son sens ordinaire, ce qui est évidemment faux, comme on peut le voir tout au

long du texte final de la Conférence, et comme le montre, si besoin était, la protestation du Saint-Siège.

Mais si l'on prétend que le terme *gender* est utilisé dans son sens ordinaire, c'est pour ne pas avoir à lui donner sa nouvelle définition, afin de pouvoir continuer à propager cette idéologie sans trop attirer l'attention.

Cela n'a pas empêché que la Conférence de Pékin soit considérée comme la réunion internationale qui consacrait le *gender*, et le point de départ de la propagation de cette idéologie dans toutes les instances internationales, puis dans les législations nationales.

Puisque la Conférence de Pékin a refusé d'en donner une définition, il nous faut y suppléer.

Sans quitter pour autant la Conférence de Pékin. En effet, si cela ne se retrouve pas dans les textes officiels, le comité directeur de la Conférence avait bel et bien proposé une définition, qui sema d'emblée le trouble chez les participants : « Le genre se réfère aux relations entre hommes et femmes basées sur des rôles socialement définis que l'on assigne à l'un ou l'autre sexe. » Cette définition ambiguë fut rejetée par les délégués des pays catholiques et du Saint-Siège, mais aussi par les partisans acharnés de l'idéologie du genre, qui proposèrent cette autre définition : « Le sens du terme genre a évolué, se différenciant du mot sexe pour exprimer la réalité selon laquelle la situation et les rôles de la femme et de l'homme sont des constructions sociales sujettes à changements. »

Une autre définition avait circulé lors de la réunion du comité préparatoire : « Par genre on entend les rôles et responsabilités socialement déterminés de la femme et de l'homme. Le genre dépend de la manière dont nous nous percevons et croyons penser et agir comme femmes et hommes, en vertu de la structure sociale et non de nos différences biologiques. »

Il était impossible d'accepter l'une ou l'autre de ces définitions, qui suscitaient un tollé parmi les délégués des pays catholiques et des pays musulmans, mais le terme de *gender* fut introduit dans le texte dans le sens qu'il a selon ces définitions, les idéologues bataillant à chaque étape pour qu'il y en soit ainsi.

L'idée essentielle est que le genre est un rôle socialement construit. Et finalement cela s'est bel et bien retrouvé en toutes lettres (« *socially constructed gender roles* ») dans le rapport final de Pékin (c'est dans le paragraphe 27 du chapitre 2 de la plate-forme d'action, donc dès le début du document).

Dans un premier temps, on réclamera l'égalité de genre. Chacun croit comprendre qu'il s'agit de l'égalité entre les sexes, et c'est ainsi que c'est traduit dans la version française du document de Pékin. Mais l'égalité de genre, c'est le fait que les individus sont indifférenciés. Qu'ils soient biologiquement mâle ou femelle n'entre pas en ligne de compte. Ce qui existe est le genre homme, ou le genre femme, qui sont des rôles socialement construits. Or il s'agit de déconstruire ce rôle fixé par la société. Il s'agit donc de déconstruire le genre lui-même. Et les textes des idéologues du genre sont très clairs sur ce point : l'idéologie du genre doit aboutir à la destruction du genre.

Nous sommes ici à l'étape ultime. Comme nous l'avons vu au début, il y a une autre définition du genre, celle de l'orientation sexuelle que l'individu se donne librement, quel que soit son sexe biologique. C'est la définition qui est mise en avant par les lobbies LGTB, et qu'on retrouve désormais dans nombre de textes officiels, comme la déclaration de promotion de l'homosexualité adoptée à l'ONU en décembre dernier, promue au nom de la France par Rama Yade, intitulée « Déclaration sur les droits humains et sur l'orientation sexuelle et l'identité de genre ».

Non seulement les deux définitions sont compatibles, mais elles se rejoignent ; c'est lorsque le genre, dont la notion est d'abord mise en avant pour enclencher la révolution et expliquer le but de la manœuvre, lorsque le genre aura été détruit, que « l'orientation sexuelle » sera pleinement libre, débarrassée de toute idée de genre.

Arrêtons-nous un moment sur ces deux expressions.

L'orientation sexuelle. C'est une profanation du mot orientation. L'orientation, originellement, c'est être tourné vers l'Orient. C'est-à-dire vers le soleil levant, qui figure le Christ, désigné comme Orient dans la liturgie. Lorsqu'on dit qu'une église est orientée, sans autre précision, c'est que l'axe de la nef montre l'Orient. A strictement parler, c'est un abus de langage de dire qu'une église, ou qu'une maison, est orientée vers le sud, ou vers l'ouest. De même l'unique orientation sexuelle est de se tourner vers une personne de l'autre sexe. Dans ce sens ce n'est pas sans rapport avec l'orientation de l'église, car le mariage, comme dit saint Paul, est le symbole de l'union du Christ et de l'Eglise. Donc chacun des deux époux regardant l'autre est l'Eglise regardant le Christ.

Benoît XVI, le premier pape qui en parle

Il est intéressant de constater que précisément Benoît XVI a évoqué le mariage en condamnant l'idéologie du *gender*. C'était le 28 décembre dernier, et c'est historique,

car c'est la première fois que le pape en personne condamnait explicitement et publiquement cette idéologie. Et ce n'était pas dans une de ses multiples allocutions, c'était dans son discours annuel à la Curie.

Voici ce que disait le pape :

« Ce qu'on exprime souvent et ce qu'on entend par le terme "gender" se résout en définitive dans l'auto-émancipation de l'homme par rapport à la création et au Créateur. L'homme veut se construire tout seul et décider toujours et exclusivement seul de ce qui le concerne. Mais de cette manière, il vit contre la vérité, il vit contre l'Esprit créateur. Les forêts tropicales méritent, en effet, notre protection, mais l'homme ne la mérite pas moins en tant que créature, dans laquelle est inscrit un message qui ne signifie pas la contradiction de notre liberté, mais sa condition. De grands théologiens de la Scolastique ont qualifié le mariage, c'est-à-dire le lien pour toute la vie entre un homme et une femme, de sacrement de la création, que le Créateur lui-même a institué et que le Christ - sans modifier le message de la création - a ensuite accueilli dans l'histoire du salut comme sacrement de la nouvelle alliance. Le témoignage en faveur de l'Esprit créateur présent dans la nature dans son ensemble et de manière particulière dans la nature de l'homme, créé à l'image de Dieu, fait partie de l'annonce que l'Eglise doit apporter. »

On constate, sans surprise, que le pape va au cœur de la question. L'idéologie du genre s'élève contre la création, et prétend apporter la liberté, mais la condition de la liberté est de se conformer à l'Esprit de la création, à la vérité de la création.

D'où l'imposture de cette autre expression : *l'identité de genre*. Car je suis un homme, ou une femme, je ne peux pas avoir d'autre identité de genre que celle qui m'a été donnée par la nature. Prétendre que je peux me donner l'identité de genre que je veux, c'est détruire mon identité.

Or c'est de cela qu'il s'agit.

Le monde actuel est un monde qui détruit les identités. Sur tous les plans. C'est l'idéologie du métissage obligatoire, avec la glorification mondiale d'Obama, messie de la planète métissée, et de Michael Jackson dont la mort a été un événement planétaire pour cette raison, c'est l'idéologie dite « antiraciste », c'est l'anti-discrimination universelle (qui est le grand support juridique de l'idéologie du genre), c'est la destruction des patries, c'est la destruction de la famille, c'est la destruction des repères religieux et moraux, c'est la destruction de la vie par l'avortement et l'euthanasie.

C'est une subversion généralisée contre toute identité. Et l'ultime subversion est celle du genre, du *gender*. Car elle va jusqu'à nier l'identité sexuelle, la dernière identité qui reste quand on a supprimé toutes les autres. Nier l'identité sexuelle, c'est nier la nature humaine.

L'idéologie de la Halde

Le rapport de la Halde sur les livres scolaires en a donné un exemple très clair. A priori, c'était encore un de ces innombrables rapports sur les « discriminations » à débusquer partout. Mais cela va bien au-delà.

D'abord parce qu'on n'en est plus seulement à la lutte contre les « discriminations ». Désormais on doit faire la chasse aux « stéréotypes » qui sont susceptibles d'induire des « discriminations ». Et surtout parce que ce rapport n'est pas un catalogue de ces abominables stéréotypes, il est un document dans lequel la Halde définit l'idéologie qu'elle entend imposer.

Et cette idéologie est celle dont nous parlons, celle de la subversion finale. A force de nier la nature humaine et toutes les identités, elle en arrive au nihilisme absolu. C'est l'idéologie de la fin de l'humanité.

Le rapport est tout entier rédigé selon la grille de lecture du « modèle d'acculturation interactive » du psychologue canadien Richard Bourhis, qui distingue six orientations. Voilà encore le mot « orientation ». Il s'agit de l'attitude qu'on a par rapport à l'autre. Cela va de « l'exclusionnisme » jusqu'à « l'individualisme », en passant par le « ségrégationnisme », « l'intégrationnisme », « l'intégrationnisme-transformation », « l'assimilation ».

La bonne orientation, qui est l'étalon auquel on doit confronter les manuels scolaires à propos de tous les « stéréotypes », c'est ce que Bourhis appelle « l'individualisme ». Il s'agit de l'attitude du groupe ou de l'individu qui « manifeste une indifférence vis-à-vis de l'appartenance du sujet à un groupe opposé ».

Cet « individualisme » consiste à abandonner toute hiérarchie des comportements, à supprimer tout repère naturel ou moral. Chacun est qui il veut et fait ce qu'il veut, et cela m'est totalement indifférent : il n'y a donc plus de stéréotype possible, ni de discrimination.

Un exemple précis est, évidemment, celui de l'homosexualité. L'attitude face à l'homosexualité parcourt ainsi toute la grille de Bourhis. La pire attitude

(l'« exclusionnisme ») est l'homophobie, puis il y a le fait d'accepter du bout des lèvres qu'il y ait des homosexuels, puis il y a le fait de reconnaître qu'il existe une communauté homosexuelle, dont on se démarque, puis il y a le fait de reconnaître positivement l'homosexualité et de se battre contre les discriminations qui frappent les homosexuels, et enfin il y a la bonne attitude, l'indifférence, celle qui ne voit aucune différence entre homosexuels et hétérosexuels, et qui supprime ainsi l'hétérosexisme.

« Snyder et Brodway, nous dit le rapport, ont établi une grille afin d'analyser des manuels de biologie américains à la lumière de la "Queer theory" (qui a pour vocation de déconstruire le concept d'identité sexuelle, ainsi que la dichotomie entre hétérosexualité et homosexualité, et par là même de bannir l'hétérosexisme). Nous avons adopté leur point de vue. »

Ainsi, le « point de vue » de la Halde est celui qui consiste à « déconstruire » le concept d'identité sexuelle, ce qui permet de bannir, et à terme de supprimer, « l'hétérosexisme », à savoir l'idée absurde qu'un homme soit attiré par une femme et réciproquement. On retrouve là, bien évidemment, le concept de « genre ». Il ne doit plus y avoir d'hommes ni de femmes, mais des « individus » qui se donnent le « genre » qu'ils veulent quand ils veulent.

Il est significatif que le premier domaine étudié dans le rapport de la Halde soit précisément « les stéréotypes et discriminations liés au genre dans les manuels scolaires », et que ce chapitre soit le plus long. Et il ne traite pas de la question de l'homosexualité, qui constitue un chapitre à part entière.

La Halde constate avec horreur que dans les manuels d'histoire, de littérature, etc., il y a plus d'hommes que de femmes.

Et il ne suffira pas d'ajouter des femmes pour obtenir ses bonnes grâces. Car quand il y en a, les manuels les représentent avec « des attributs classiquement associés aux femmes (jupe, bijoux, cheveux longs, etc.) ». Or il faut faire apparaître les femmes « dans des situations dans lesquelles elles sont susceptibles d'être individualisées », au sens que Bourhis donne à ce mot : c'est-à-dire où elles apparaissent « comme les hommes le sont » (sic). Il est donc « nécessaire et urgent d'enlever l'image de la femme au foyer », par exemple.

Il faut « aborder davantage la question des violences faites aux femmes », ce qui concerne notamment le « droit de disposer de son propre corps »... La non-légalisation de l'avortement, c'est une violence faite aux femmes.

Il faut s'attaquer à la « vision extrêmement sexuée des rôles et des espaces affectés à chacun des sexes ». Il est honteux que le joueur de rugby soit un homme et que la sage-femme soit une femme.

Pour mettre fin à ce scandale, la Halde « recommande d'employer simultanément de façon systématique les deux genres » : « le/la gynécologue, le/la préfet-te, le/la professeur-e d'EPS, l'auteur-e, le/la psychologue, le/la cycliste, etc. ».

Et le rapport s'applique en effet à parler des enseignant-e-s, des conseiller-ère-s d'orientation, des militant-e-s, des chercheur-e-s, des historien-ne-s, des mathématicien-ne-s... Mais c'est moins facile à dire qu'à écrire...

Ainsi il faut qu'il y ait plus de femmes dans les manuels, mais elles ne doivent pas être perçues comme des femmes, de même que les hommes ne doivent pas être perçus comme des hommes. Car le « genre » doit être indifférent. C'est ce que l'on appelle ici « l'individualisme ». Chaque individu doit être placé dans une situation « banale » où son sexe ne joue aucun rôle social, historique, etc.

Naturellement, cela culmine avec la question de l'homosexualité.

Le principe est simple :

« Si la sexualité est plurielle, il convient de dépasser la dichotomie, entre hétérosexualité d'une part et homosexualité d'autre part, qui est en réalité un construit culturel s'inscrivant dans une norme d'hétérosexualité. »

Or, ô scandale, on ne trouve quasiment pas de représentations de couples homosexuels dans les manuels, alors qu'on dénombre « pas moins de 134 couples hétérosexuels dont 55 familles hétéroparentales ». Tous les manuels sont « hétérocentrés ».

Il faut que cela change. « Dans l'idéal », dit le rapport de la Halde, le manuel devrait « présenter chaque situation qu'il illustre comme un possible, parmi d'autres ». Avant d'en arriver là, il faut commencer par montrer l'homosexualité. Cela peut passer dans un premier temps « par des représentations de couples homosexuels ou de familles homoparentales, disséminées tout au long du manuel ». Sic. Mais attention, il faut que ce soit explicite : « Ici encore, "l'invisibilité du stigmaté" joue son rôle et le fait de représenter deux jeunes filles se tenant la main, ça peut être interprété comme deux copines. »

De même, il convient de ne plus traiter en même temps de la contraception et de la procréation médicalement assistée, car « l'une est destinée au seul usage des couples

hétérosexuels, tandis que la seconde est, dans les faits, utilisée par tous les couples ». Si on ne les différencie pas, on fait croire qu'un couple ne peut être qu'hétérosexuel...

On remarquera ici que la Halde se met dans l'illégalité et prône l'illégalité. Car la procréation assistée, en France, est strictement réservée aux couples « hétérosexuels ».

A l'Education nationale

Pour changer tout cela, les enseignants doivent utiliser des mallettes pédagogiques comme celles de l'association Couleurs Gaies...

L'association Couleurs Gaies est, comme son intitulé l'indique, un lobby de promotion de l'homosexualité. Elle se présente comme « le Centre LGBT (Lesbien, Gay, Bi, Transsexuel) du nord de la Lorraine ». Le rectorat de Nancy avait refusé que l'association soit accueillie dans les écoles, soulignant que sous couvert de lutte contre les discriminations il s'agissait de « prosélytisme » homosexuel. Le tribunal administratif de Nancy avait donné raison au recteur. Mais, sur injonction de la Halde, la cour d'appel a ordonné au rectorat d'accueillir Couleurs Gaies.

On sait que la lutte contre l'homophobie à l'école est une priorité, comme l'a déclaré avant la rentrée dernière le ministre Darcos. Outre les lobbys homosexuels qui peuvent désormais faire leur propagande dans les écoles, l'un des grands vecteurs de cette politique, promu par le ministre de l'Education, est la Ligne Azur, un numéro de téléphone censé répondre, nous dit la Halde, « aux questions que les adolescents se posent sur leur sexualité ». En réalité, comme on le voit sur son site internet, elle fait uniquement, exclusivement, la promotion de l'homosexualité, et elle s'appuie sur l'idéologie du genre, comme on le voit par cette présentation sur la page d'accueil : « Homo, hétéro, bi... qui suis-je ? Masculin ? Féminin ? »

Il s'agit d'une immonde entreprise de perversion de la jeunesse, patronnée par le gouvernement. On s'attaque aux adolescents, au moment où les jeunes sont fragilisés par la puberté. C'est un véritable attentat contre l'adolescence.

L'exposition de Nancy

Voici un autre exemple.

« Naître fille ou garçon, être une femme ou un homme. L'appartenance à l'une de ces catégories est-elle suffisante pour caractériser un individu ? Cette question

d'apparence simple voire simpliste est au centre de la nouvelle exposition du Muséum-Aquarium de Nancy : HOMME, FEMME, DE QUEL SEXE ÊTES-VOUS ? »

Cette exposition militante a été inaugurée le 7 mars dernier, et se poursuit jusqu'au 3 janvier 2010. Et il ne s'agit pas seulement d'une exposition, car elle est « entourée » de conférences, rencontres, théâtre, cinéma, danse, en divers lieux de la ville et des alentours. Ainsi que dans les bibliothèques, médiathèques et librairies pour la présentation du « grand livre de l'exposition », qui montre en couverture un visage androgyne avec moustaches et rouge à lèvres.

L'exposition se veut très pédagogique :

« Tout débute par l'observation de différences physiques externes et internes puis subrepticement, le discours éloigne le visiteur de ses idées préconçues en abordant le sexe d'un point de vue sociologique, culturel ou encore linguistique. Conduit face à une multitude d'identités, le visiteur voit s'éloigner le modèle dual classique. Disparu le moule préétabli en fonction de son sexe, chaque individu fait ses propres choix, s'invente son identité qui le distingue des autres. Il devient alors peu aisé de classer l'ensemble de l'humanité en deux catégories : homme ou femme.

« Cette exposition centrée sur l'espèce humaine se veut un message de tolérance et d'ouverture vers le différent, le non soi. Dans ce cadre, des disciplines diverses seront abordées : biologie au sens large (embryologie, biologie du développement, anatomie, génétique, écologie évolutive), sociologie, psychologie, philosophie, linguistique, droit etc. »

Parmi les très nombreux partenaires de l'exposition, organisée par le Muséum, l'université de Nancy et la communauté urbaine du Grand Nancy, on trouve l'Association Lesbienne, Gay, Bisexuelle et Transexuelle, le Centre de ressources sur le genre (« identités, sexualités, mémoire gay et lesbienne ») de la Bibliothèque municipale de Lyon (oui, ça existe), la « mission pour l'égalité filles-garçons » du rectorat, et tout ce que la région comporte d'institutions d'art contemporain... On y trouve aussi l'Observatoire Nivéa (sic), ainsi que ACCORPS, qui se présente ainsi :

« L'équipe "Actions, Cultures et CORps dans les Pratiques Sportives" étudie le corps dans le paradigme interactionniste selon des concepts issus de la neuroscience cognitive, de l'anthropologie bioculturelle, du pragmatisme et de psychosomatique : le corps vécu n'est plus séparée aujourd'hui du corps vivant, les sciences de la culture modélisent le sujet corporel intégrant les apports des sciences de la vie. ainsi en APS la performance doit décrire et expliquer les mécanismes de décision et le vécu

corporel du sujet sportif tant dans son image du corps, son schéma corporel, son corps propre que dans ses modes d'actions. »

Sic.

On retrouve le même personnage, Bernard Andrieu, à ACCORPS, chez Nivéa, et à l'université de Nancy. Il devait donner une conférence intitulée *Nouvelles pratiques hybrides*, ainsi présentée : « Androgyne? Hermaphrodite? Travesti? Transsexuel? Transgender? Bisexuel? Platon reconnaissait déjà dans Le Banquet que nous sommes doubles, mixtes et hybrides. Comme mélange, l'hybride serait confus : la délimitation entre la nature et l'artifice produit un trouble identitaire. Qui suis-je à partir du moment où je suis métisse? Quelle part peut-on délimiter entre le corps originel et le corps étranger? De la génétique à l'informatique, des nanotechnologies à la cyberpsychologie, les sciences du XXI^e siècle ouvrent une réflexion nouvelle sur notre identité et sur les modes de sociabilité. »

Une autre conférence est intitulée *Défaire le sexe : hommes, femmes, ni hommes, ni femmes*. Elle est donnée par Cynthia Kraus, « philosophe, maître d'enseignement et de recherche en études genre, sciences et médecine » à l'université de Lausanne, et directrice de l'École doctorale suisse romande en Études Genre...

L'exposition est pour « publics adultes et adolescents », et l'on nous précise que « les zones pouvant être considérées par certains comme choquantes sont clairement indiquées ».

Il va de soi que les élèves des écoles secondaires sont amenés en groupes voir cette exposition pour qu'ils s'imprègnent de l'idéologie obligatoire.

Car il faut profiter des troubles de la puberté pour tenter d'imposer l'effacement de la « dualité » entre les sexes, et l'homosexualité (c'est pourquoi les lobbies homosexuels peuvent désormais faire leur propagande dans les lycées). La première application concrète de l'idéologie du genre a été en janvier 2008 une loi californienne sur l'éducation, qui pose ouvertement en principe le « genre » et édicte en conséquence que les adolescents vont dans les vestiaires et les toilettes des filles ou des garçons selon le « genre » qu'ils choisissent. Cette loi était parrainée par Equality California, « organisation de défense des droits civils des lesbiennes, gays, bisexuels et transgenre ». Le gouverneur, Arnold Schwarzenegger, avait dit qu'il s'opposerait à cette loi. Et il l'a signée...

Mais il ne suffit pas de s'attaquer aux adolescents. Il faut viser les enfants. C'est « l'heure du conte », qui a été organisée en juin, pour les moins de 5 ans et pour les

plus de cinq ans : « Les contes pour enfants illustreront, tout en les mettant à distance, les caractéristiques des hommes, des femmes et des enfants. »

C'est ignoble.

Dans les traités européens

L'idéologie du genre est apparue dans les traités européens via le traité d'Amsterdam, entré en vigueur le 1^{er} mai 1999. Le traité d'Amsterdam comporte en effet une clause de non-discrimination universelle, l'Article 13 ajouté aux traités européens : « Le Conseil, statuant à l'unanimité sur proposition de la Commission et après consultation du Parlement européen, peut prendre les mesures nécessaires en vue de combattre toute discrimination fondée sur le sexe, la race ou l'origine ethnique, la religion ou les croyances, un handicap, l'âge ou l'orientation sexuelle. » Le mot genre n'apparaît pas, mais interdire toute discrimination fondée sur « l'orientation sexuelle », c'est se référer à l'idéologie du genre.

A partir de là, tous les textes européens, qu'il s'agisse des directives contre les discriminations, qui deviennent des lois dans tous les Etats, de la Charte des droits fondamentaux, ou les résolutions du Parlement européen sur les droits des femmes, incluront « l'orientation sexuelle », et de plus en plus explicitement le genre. Ainsi, désormais, la commission du Parlement européen sur le droit des femmes est intitulée commission du droit des femmes et de l'égalité de genre.

En passant, signalons que l'interdiction de toute discrimination fondée sur « l'orientation sexuelle » impose dans le principe de reconnaître le « mariage » homosexuel, même si l'on prétend que chaque Etat est libre de légiférer sur ce sujet. Un de ces jours, la Cour de Justice européenne le fera remarquer. Il n'y aura que les naïfs pour s'en offusquer.

La « santé reproductive »

D'autres expressions aujourd'hui courantes dans les textes internationaux et nationaux sont étroitement liées à l'idéologie du genre.

Ainsi cette horrible expression de « santé reproductive », que l'on voit désormais partout, et qui relègue la femme au rang de la vache ou de la truie. Car chez les êtres humains on ne parle pas de reproduction, mais de procréation. Ou de génération. *Procreare* veut dire faire naître, engendrer. On engendre des enfants. L'expression

« santé reproductive » est censée évoquer une politique qui sécurise les naissances. En fait elle implique le droit à l'avortement médicalisé, ce qui, de plus en plus souvent, n'est même plus précisé. Mais bien sûr, si vous critiquez la « santé reproductive », vous êtes un salaud qui veut voir les femmes mourir en couche...

Mais il y a là autre chose. Lorsqu'on parle de « santé reproductive », on dissocie la procréation de la relation entre l'homme et la femme. La reproduction est le fait de la femme seule, la femme autonome, la femme qui choisit son genre femme et qui est libre de faire ce qu'elle veut de son corps. La santé reproductive, c'est donc tout autant le droit à la contraception et à l'avortement que le droit à la procréation.

La « parentalité »

On a beaucoup parlé de la loi sur le statut de soi-disant « beau-parent ». Cela aussi, avec le mot de « parentalité », et bien entendu celui d' « homoparentalité », vient directement de l'idéologie du genre.

D'une part il est sexiste de parler de paternité ou de maternité. On doit donc parler de « parentalité ». Un mot qui ne désigne pas un genre particulier. En outre tout adulte qui a un rôle éducatif auprès d'un enfant a un rôle « parental ». Le « parent social » doit être mis sur le même plan que le « parent biologique ». Et voilà le « beau-parent », qui est bien entendu d'autant plus le parent d'un enfant adopté par un homosexuel qu'il n'est pas le parent biologique.

On a inventé le mot hétérosexuel pour mettre sur un plan d'égalité les relations entre un homme et une femme et les relations homosexuelles.

Chaque fois que l'on emploie le mot hétérosexuel, on donne un gage au lobby homo, et à l'idéologie du genre. Car l'hétérosexualité n'existe pas. Ce qui existe ce sont des relations sexuelles normales entre un homme et une femme.

De même le mot parentalité n'existe pas. Et à ce jour il n'existe dans aucun dictionnaire, dans aucun texte de loi. Parentalité a été inventé pour imposer le concept d'homoparentalité.

Et l'on remarque qu'on ne parle pas d'hétéroparentalité.

La dualité qui subsistait dans le parallèle homosexuel-hétérosexuel a disparu. Et il n'y a plus de dualité parce qu'il n'y a plus ni homme ni femme. Le concept de « parentalité » évacue les notions de père et de mère. Il n'y a plus que des « parents » ou des « beaux-parents » de sexe indéterminé, et cette dé-sexualisation des parents est

acceptée parce que l'idéologie du genre, dont elle provient directement, l'a fait accepter comme naturelle.

Mais vous voyez que chaque fois que l'on utilise le mot "parentalité", comme chaque fois que l'on parle d'hétérosexualité, on donne un gage au lobby homo, on fait progresser la subversion homosexuelle. Et la dictature de l'idéologie du "genre".

Vous voyez que le champ d'expansion de l'idéologie du genre est extrêmement large. Elle a été imposée dans tout ce qui concerne les discriminations, la politique qu'on appelait autrefois de la famille, et à l'école. Cette idéologie est désormais une partie constitutive de l'idéologie dominante. Ce qui en fait plus que jamais l'idéologie de la culture de mort. De la mort de l'humanité telle qu'elle a été créée.